

## Partie I : L'armure : réelle protection ou contrainte ?

L'armure, véritable symbole du chevalier. Qui, à la simple évocation du cavalier lourd médiéval, n'a pas en tête l'image de l'homme en rutilant harnois blanc ? Dès l'époque médiévale, l'armure, notamment lors de l'adoubement, est profondément liée au chevalier. Mais elle n'est pas toujours le harnois blanc. Sur toute la durée du Moyen Âge, celui-ci n'est la tenue chevaleresque qu'au cours du xv<sup>e</sup> siècle. Avant, ce sont l'armure de plates, proto-harnois, et surtout le haubert de mailles, qui habillent de fer les chevaliers. Ces deux types d'armures sont visibles dans la Bible de Maciejowski, où les morts sont nombreuses, et dans les œuvres de Fiore dei Liberi, dont les sections sur le combat en armure ont pour but de déjouer celle-ci.

Ces sources sont révélatrices des grandes limites de l'armure. Pourtant, les historiens<sup>1</sup> ont mis en évidence la survie importante des chevaliers sur les champs de bataille. L'armure physique est-elle alors complétée par une forme de protection liée aux comportements des chevaliers ? L'étude des blessures possibles ou avérées dans la Bible de Maciejowski et dans les livres de combat de Fiore dei Liberi permet de comprendre la part de protection physique et ses limites, que nous étudierons dans le premier chapitre. Le deuxième chapitre est, quant à lui, consacré à la question des contraintes de la lourde armure chevaleresque, que les sources nous permettent de nuancer : le poids est-il si handicapant ? Quelles sont les difficultés pour revêtir une armure ? Quelles sont les contraintes liées à la protection faciale et crânienne ? Enfin, dans le troisième chapitre, nous nous interrogeons sur l'incidence de l'armure, équipement individuel, sur l'organisation tactique militaire : comment l'armure s'insère-t-elle pleinement dans les tactiques chevaleresques ? Quelles sont les conséquences pour les structures militaires ? Quels sont les liens avec le cheval, autre élément majeur de l'identité chevaleresque ?

L'armure est-elle si essentielle au chevalier ou est-elle un équipement trop encombrant, voire désuet, maintenu par tradition plus que par pragmatisme ?

---

<sup>1</sup> Notamment Pierre-André Sigal dans SIGAL, Pierre-André « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en occident aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles » in SHMES, *Le combattant au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

## Chapitre 1 : Protection et blessures

L'armure de mailles, combinaison protectrice et enveloppante, et l'armure de plates<sup>1</sup>, véritable carapace transformant le chevalier en « guerrier blindé », pourraient peut-être expliquer à elles seules la survie des chevaliers sur les champs de bataille médiévaux, hormis quelques célèbres catastrophes pour la chevalerie (Courtrai, Crécy, Azincourt, etc.). Cependant, l'analyse du degré de protection de chaque type d'armure peut révéler de réelles faiblesses, bien que l'armure donne effectivement plus de chances de survie à son porteur. Il faut donc, après avoir repéré les diverses blessures potentiellement mortelles portées aux chevaliers, comprendre le rôle de la mentalité et de l'éthique chevaleresque dans le déroulement du combat, qui peut sensiblement augmenter l'efficacité de l'armure.

### 1. L'armure de mailles (XIII<sup>e</sup> siècle – début XIV<sup>e</sup> siècle).

Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, quelle que soit la forme qu'elle prenne dans la grande diversité des protections corporelles médiévales, l'armure chevaleresque par excellence est une cotte de mailles, plus ou moins couvrante, et parfois complétée par d'autres protections de tissu ou en matière rigide (cuir bouilli, métal). La cotte de mailles des chevaliers de la Tapisserie de Bayeux n'est pas la même qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, même si les structures générales de l'armure se ressemblent. De plus, si le style de casque « normand » perdure sous diverses formes assez proches, le nouveau casque chevaleresque par excellence est, depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le heaume.

Par son détail et son réalisme, la Bible de Maciejowski permet de distinguer trois voire quatre types de coiffes d'armure, tandis que le corps et les membres sont entièrement couverts par le haubert. Les chevaliers y sont facilement identifiables, car ils combattent toujours à cheval et portent toujours un haubert complet, composé du haubert à proprement parler protégeant le tronc et les bras (descendant au-dessus des genoux), des mitons ou moufles de mailles solidaires des manches, de chausses de mailles (tubulaires ou à boucles, et rattachées à la taille sous le haubert), et d'un capuchon le plus souvent solidaire du haubert, au XIII<sup>e</sup> siècle, et appelé camail. Dans la Bible de

---

<sup>1</sup> Voir Annexe IV. 1.

Maciejowski, les trois types de casques<sup>2</sup> présents dans les scènes de bataille sur la tête des chevaliers sont : le heaume<sup>3</sup>, le casque à nasal<sup>4</sup>, le camail<sup>5</sup>, éventuellement complété par une cervelière métallique visible, et le chapel de fer<sup>6</sup>. Les chevaliers porteurs de chapel n'étant jamais représentés blessés et étant plutôt rares, l'analyse concerne les trois premiers types de casques. En outre, il est à noter que même lorsque la cervelière n'est pas représentée sur le camail, elle existe probablement en dessous<sup>7</sup>, et il faut donc prendre en compte le port de cette calotte de fer dans la catégorie « camail seul », pour ce qui est des blessures (la cervelière étant assimilable au casque à nasal pour le crâne, seul le visage étant plus exposé).

Avant toute chose, il convient de rappeler la composition d'une armure de chevalier du XIII<sup>e</sup> siècle. Le haubert n'est que la couche métallique. Il faut aussi compter au moins deux couches de tissu : le gambison et la cotte d'armes. On voit nettement le haubert et la cotte d'armes sur la totalité des personnages identifiés comme des chevaliers dans la Bible de Maciejowski, même si la cotte d'armes est la plupart du temps monochrome et sans élément héraldique. Pour ce qui est du gambison (nécessaire pour amortir les nombreux chocs), on ne peut que supposer sa présence<sup>8</sup>. L'équipement corporel est complété par l'écu chevaleresque typique du XIII<sup>e</sup> siècle et qui, lui, comporte des motifs héraldiques. Seuls quelques rares chevaliers ne portent pas d'écu dans les scènes de bataille. Ils sont en situation de fuite<sup>9</sup> ou se servent de leur main gauche en contexte de bataille : arme à deux mains<sup>10</sup>, geste de la main<sup>11</sup>, ou prises de lutte<sup>12</sup>.

Partant des constats précédents, toute remarque concernant la protection corporelle s'applique aux chevaliers représentés dans la Bible de Maciejowski dans leur globalité. Il faut cependant distinguer, dans l'analyse des blessures et de la protection, les trois principaux types de casques précédemment évoqués : le heaume, le casque à nasal et le couple camail-cervelière. Face à l'armure ainsi décrite, on remarque l'usage d'armes

---

<sup>2</sup> Typologie des casques en Annexe IV. 2.

<sup>3</sup> Environ 104 occurrences.

<sup>4</sup> Environ 85 occurrences.

<sup>5</sup> Environ 165 occurrences.

<sup>6</sup> 13 occurrences. Les chapels de fer apparaissent plus souvent sur la tête des fantassins, non concernés par cette étude.

<sup>7</sup> On le voit au folio 3v., sur la tête d'Abraham, qui a rabaissé son capuchon de mailles, et dans les articles « Camail » et « Armure » du *Dictionnaire raisonné du mobilier français, tome V* de Viollet-le-Duc.

<sup>8</sup> On ne le voit explicitement que sur les fantassins le portant comme seule armure, comme au folio 3v.

<sup>9</sup> Folio 10r.

<sup>10</sup> Folios 10v., 12r., 21r., 45v.

<sup>11</sup> Folios 11r. et 34r.

<sup>12</sup> Folios 12r, 29v., 33r., 34v., 40r.

variées dans les folios étudiés : épée, dague, hache, masse, lance. C'est donc face à ce panel d'armes offensives, ciblant différentes parties du corps, qu'il faut mesurer le degré de protection de ce que nous appelons « l'armure de mailles », c'est-à-dire le haubert complet et le casque, quel qu'il soit.

Les sanglantes batailles de la Bible de Maciejowski offrent un florilège de blessures, mortelles ou non. Ainsi, on peut mesurer, à travers l'iconographie, la protection de l'armure et la gravité des blessures. Il faut tout d'abord noter que la plupart des blessures se situent dans la partie supérieure du corps, et tout particulièrement à la tête et au visage, qui se trouve parfois plus exposée selon le type de casque. Cependant, il est difficile, dans certains cas, de distinguer les brisures de casques et coupures superficielles des blessures mortelles, dans leurs représentations. Il convient donc d'observer trois détails essentiels : le degré de pénétration de l'arme, la quantité de sang associée, et enfin l'attitude de la victime. Par exemple, lorsqu'un casque est fendu, on remarque parfois la mort sanglante de l'homme au crâne également fendu ; mais parfois, les lames sont moins enfoncées, même si elles semblent avoir atteint le crâne<sup>13</sup>.

Dans ce cas, seul le casque est brisé, et le crâne n'a rien sinon une blessure superficielle au cuir chevelu, et la victime est, au pire, assommée comme le montre l'anecdote concernant l'attitude de Guillaume le Maréchal au tournoi de Milly-en-Beauvaisis en 1198 : d'après l'*Histoire de Guillaume le Maréchal*, le « meilleur chevalier du monde » bat le gardien du château en lui fendant le heaume et en l'assommant dans la foulée. Ce type de coup se retrouve au moins six fois sur les heaumes de la Bible de Maciejowski<sup>14</sup>. On peut noter par ailleurs la permanence de ce type de fragilité des casques « plats » au niveau du crâne (à la différence des bassinets ovoïdes et heaumes « en pain de sucre » du XIV<sup>e</sup> siècle).

Partant de ce constat, on obtient un tableau des « Blessures à la tête en fonction des armes et du casque », présent en Annexe VI. 1. a.

On remarque que les blessures mortelles sont légèrement majoritaires, malgré la protection du casque. La hache semble être l'arme la plus dangereuse, et le heaume est le casque le plus protecteur. Étonnamment, le casque à nasal semblerait être plus sensible que le camail seul. Il ne faut cependant pas oublier le propos narratif de la Bible de Maciejowski : les « mauvais », les ennemis des Israélites, sont les seuls à porter des casques à nasal (et les « bons » sont les seuls à porter des heaumes), et il est donc logique

---

<sup>13</sup> Voir Annexe VI. 1. b.

<sup>14</sup> Folios 21r., 24v. (deux exemples), 34v., 41r., 45v.

que la mortalité soit plus forte dans leurs rangs, les scènes de leurs défaites étant plus nombreuses. On peut probablement rapprocher le degré de protection du casque à nasal du couple camail-cervelière plus que l'étude iconographique des blessures nous le montre ici (bien que les résultats soient déjà proches malgré le parti pris narratif). Les chiffres des blessures nous permettent, de plus, de confirmer l'idée précédemment avancée, et partagée par de nombreux historiens, qu'une cervelière complète toujours le camail seul. Le casque à nasal et la cervelière sont deux casques « légers » assez proches : pour le crâne, il s'agit de la même calotte de fer, associée à la maille du camail, voire à un renfort en tissu (fixé au casque ou ajouté séparément à la manière des coiffes civiles) amortissant les chocs. La nuance se trouve au niveau du visage : le nasal est un peu plus protecteur, même si une grande partie de la face reste sensible aux coups. De plus, avec les casques légers, qui s'arrêtent à peu près au niveau des oreilles (contrairement au heaume se rapprochant, voire reposant sur les épaules), le cou reste une cible exposée, et assez sensible, puisqu'il n'est couvert que de mailles ou éventuellement d'un renfort gamboisé (voir tableau des « Blessures au visage et au cou [casque à nasal] » en Annexe VI. 1. a.). Les blessures à la dague sont majoritairement mortelles, et on voit bien l'attitude du vainqueur, maintenant sa victime dans le but de l'achever<sup>15</sup>.

Globalement, le casque évite une mort violente à bien des chevaliers, même si le heaume reste la meilleure protection parmi les casques du XIII<sup>e</sup> siècle. Le casque, quel qu'il soit, est donc essentiel pour pouvoir se jeter dans la mêlée. Élément fondamental de l'armure, il protège cette cible prioritaire des coups de taille qu'est la tête, mais il n'offre pas une protection absolue, malgré sa grande efficacité. Le tranchant des haches et des épées peut faire céder aussi bien les casques « légers » que les heaumes, et la dague permet de jouer sur les « faiblesses » aménagées dans ces derniers pour la vue et la respiration. En outre, il n'ont été évoquées que les blessures repérables sur l'image, mais la mort provoquée par des dommages crâniens internes, malgré la résistance du casque, est attestée pour la même époque dans la *Vie de saint Louis* de Jean de Joinville<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Folios 29v. et 40r.

<sup>16</sup> JOINVILLE (de), Jean, *Vie de saint Louis*, Paris, Lettres gothiques, 2014 (1995), Texte établi, traduit, présenté et annoté avec variantes par Jacques Monfrin d'après le texte en ancien français écrit entre 1305 et 1309, p.251 : « Et ceux qui virent la chose nous contèrent que quatre Turcs vinrent sur messire Gautier, qui gisait à terre, et en passant devant lui ils lui donnaient de grands coups de leurs masses d'armes [...] Plusieurs des chirurgiens et des médecins de l'armée allèrent à lui et, comme il leur semblait qu'il n'y avait pas de péril de mort, ils le firent saigner aux deux bras [...] Nous le trouvâmes couché sur des couvertures de petit gris ; et nous nous approchâmes tout doucement de lui, et le trouvâmes mort. »

Si, comme l'a affirmé Pierre-André Sigal<sup>17</sup>, la tête est effectivement la principale cible lors d'un affrontement à l'épée, c'est le corps qui est la cible de la lance, notamment avec la technique de la charge à la lance couchée, mais aussi avec d'autres modes de tenue de l'arme en combat. Sans cotte de mailles et sans écu, la lance a toutes les chances de traverser le corps. En outre, la cotte de mailles peut céder sous le choc, aussi bien face à une autre lance que face aux autres armes potentiellement utilisées contre le tronc (voir le tableau « Corps et membres » en Annexe VI. 1. a.).

La lance est la principale arme utilisée contre le corps, mais la dague peut être bien plus vulnérante par sa capacité d'éviscération, comme on le voit au folio 12r. Il s'agit probablement d'une dague dite perce-maille<sup>18</sup>, à la lame extrêmement fine, faite pour passer entre les anneaux de fer et s'attaquer directement aux chairs. Au folio 10v., on voit aussi la capacité d'éventration de l'épée par un puissant coup de taille<sup>19</sup>. La puissance du coup peut sembler ici exagérée, car on croirait que le personnage identifié comme Josué coupe en deux son adversaire d'un coup d'épée à deux mains. Cependant, il peut s'agir d'un autre type d'exagération, plus visuel, faisant référence à un coup classique de la chanson de geste, et probablement réalisable en vrai combat bien que peu courant : l'éventration. L'artiste a voulu exagérer la blessure dans sa représentation pour bien signifier une éventration, qu'il aurait été assez difficile de représenter clairement de manière réaliste sur ce type d'iconographie. On peut supposer que, dans un combat réel, ce type de blessure intervient tardivement dans la bataille : il faut que la maille ait été brisée, ce qui est somme toute courant malgré la solidité de cette combinaison de fer, avant de pouvoir déchirer les chairs à la lame. L'épée peut aussi être utilisée d'estoc, comme on le voit avec des lames plantées dans le ventre des cadavres<sup>20</sup>.

La maille n'est cependant pas condamnée à céder : la scène de désarçonnement au folio 24v. le montre bien, puisque le roi amalékite renversé est par la suite capturé vivant (et ce cas de figure est le plus courant dans un combat entre chevaliers). La cotte de mailles offre une bonne protection, d'autant plus si elle est renforcée de la cuirie, un plastron en cuir bouilli, mais elle est loin d'être infaillible, à tel point que la Bible de Maciejowski montre plus ses « échecs » que ses « réussites ». Dans le cas de la lance, les coups non mortels semblent être plutôt portés au torse, tandis qu'on voit des fers

---

<sup>17</sup> SIGAL, Pierre-André « Les coups et blessures reçus par le combattant à cheval en occident aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles » in SHMES, *Le combattant au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

<sup>18</sup> Voir Annexe V. 6.

<sup>19</sup> Voir Annexe VI. 1. b.

<sup>20</sup> Folio 33r.

traversant le ventre ou s'enfonçant dans le plexus<sup>21</sup>. Cela peut s'expliquer par la structure de l'armure de mailles : étant une protection souple, assurant surtout contre les coupures, elle renforce les parties dures du corps comme la cage thoracique, mais laisse plus faibles les parties molles, idéalement couvertes de la cuirie, mais, comme on le voit dans la Bible de Maciejowski, ce n'est pas le cas le plus courant. La gravité de la blessure et le degré de protection de l'armure dépendent fortement de la partie ciblée : malgré l'uniformité structurelle de la cotte de mailles, la protection qu'elle offre n'est pas uniforme. Elle reste tout de même une bonne protection, surtout complétée par un gambison qui amortit les coups de taille après que la maille ait protégé de la coupure, voire une cuirie pour renforcer ses points faibles dans les parties molles. Le haubert, à son « apogée » du cœur du XIII<sup>e</sup> siècle, augmente sensiblement l'espérance de survie du chevalier à la bataille. Étant donné que les coups étudiés sont potentiellement tous mortels pour un homme sans armure, on peut estimer que l'équipement optimal du chevalier (heaume et haubert idéalement complété d'une cuirie) augmente les chances de survie de près de 50 % dans une situation de guerre, et permet une pratique très relativement (au vu des accidents) sécurisée du tournoi.

## 2. L'armure de plates et le harnois (seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle – XV<sup>e</sup> siècle).

Le XIV<sup>e</sup> siècle, en Europe occidentale, est marqué par une recrudescence des conflits et un rôle de plus en plus marqué de l'infanterie, notamment avec les « gens de trait ». Face à cette évolution, le renforcement des armures des chevaliers s'accélère et s'accentue<sup>22</sup>. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, des éléments rigides, en cuir bouilli et de plus en plus en métal, sont portés par-dessus le haubert pour pallier les défauts précédemment évoqués de la cotte de mailles ; mais c'est seulement aux alentours de 1350 qu'apparaissent les véritables armures de plates, qui, progressivement, deviennent des harnois.

L'armure de plates est composée de plusieurs pièces de métal<sup>23</sup> rigides couvrant le corps. Les pieds sont protégés par les solerets, les jambes par des grèves (apparues dès le XIII<sup>e</sup> siècle et améliorées par la suite) et les cuisses par des cuissots, généralement

---

<sup>21</sup> Folios 16v. et 40r.

<sup>22</sup> Claude Gaier a mis en avant cette caractéristique de l'armement médiéval : les moyens défensifs, individuels comme collectifs sont toujours supérieurs aux moyens d'attaque. GAIER, Claude, *Armes et combats dans l'univers médiéval, t.1*, Bruxelles, De Boeck, 1995.

<sup>23</sup> Ou de cuir bouilli, ou une combinaison de cuir et de métal (comme des bandes de métal sur une structure en cuir, par exemple).



solidaires de genouillères. Pour les membres supérieurs, les canons d'avant-bras et de bras sont complétés par des cubitières protégeant les coudes, et parfois renforcés d'une rondelle qui couvre la saignée. Les spallières ou épaulières, rigides puis articulées, viennent couvrir les épaules. Quant au corps, les plastrons et cuirasses viennent compléter le haubert, qui a tendance à se raccourcir, au point d'être remplacé par le haubergeon<sup>24</sup>. La cuirasse se complexifie et se compose de plusieurs parties : le corselet (comprenant le plastron, la dossière et la pansière), les braconnières (bandes de métal couvrant le bas-ventre) et les tassettes (plaques attachées aux braconnières pour couvrir les cuisses)<sup>25</sup>. Tous ces éléments sont liés par des courroies et charnières et sont de plus en plus ajustés au corps, finissant, au XV<sup>e</sup> siècle, par former le harnois, coquille métallique si enveloppante qu'on aboutit à un usage extrêmement rare de la maille pour la compléter<sup>26</sup>.

Cependant, l'hybridité des armures représentées dans le *Fior di Battaglia*, conservé au J. Paul Getty Museum de Los Angeles, écrit vers 1410, les apparente plus aux armures de plates qu'aux harnois, qui se côtoient encore en ce début de XV<sup>e</sup> siècle et jusque vers la moitié du siècle. En outre, on peut observer sur les mêmes dessins de Fiore dei Liberi le nouveau « casque-roi » de la chevalerie occidentale : le bassinnet, pas encore détrôné par la salade et l'armet. Fiore dei Liberi, sans doute pour des raisons de simplification, « standardise » les modèles d'armure, son souci étant plutôt la technique à appliquer contre tout homme en armure. À partir du folio 32v., début de la section concernant le combat pédestre en armure, on remarque plusieurs caractéristiques sur les armures bombées et lisses de « style nord-italien »<sup>27</sup>.

Les protections de bras et de jambes ne sont que rarement enveloppantes, et couvrent surtout la face avant des membres, l'arrière étant parfois protégé par de la maille. La cuirasse est composée d'un corselet et de braconnières sans tassettes, et est souvent couverte d'un surcot ajusté<sup>28</sup>. Les épaules sont également couvertes de spallières, reliées

---

<sup>24</sup> Cotte de maille dont la forme pourrait s'apparenter à celle des t-shirts actuels.

<sup>25</sup> Voir Annexe IV. 3. b.

<sup>26</sup> On voit, par exemple, de la maille cousue aux aisselles des pourpoints portés sous l'armure, et des jupes de mailles seules, complétant les braconnières et s'attachant à la taille au moyen d'une ceinture.

<sup>27</sup> À la différence du style allemand, couvert de cannelures et plus ajusté, Nicolas Baptiste ayant mis en évidence qu'il s'agissait plus d'une question de style que d'origine géographique, des ateliers italiens produisant parfois des armures de style allemand et vice-versa. BAPTISTE, Nicolas, « L'armure et ses typologies. Étude comparée des représentations et des objets. » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

<sup>28</sup> Il pourrait aussi s'agir d'une *corazzina*, « veston » de tissu et de plaques de métal, un peu dans le même esprit que la brigandine, formant une cuirasse une fois fermé. Le dessin n'étant pas détaillé à ce point, on ne peut distinguer une *corazzina* d'une cuirasse couverte d'un surcot.

à un colletin de plates, généralement bien visible. Parfois, on aperçoit de la maille au niveau du col<sup>29</sup>, ce qui peut signifier la présence d'un haubergeon sous la plate ou seulement d'un col de mailles rattaché au bassinnet. On distingue essentiellement trois types de casques : une salade ou un bassinnet léger laissant le visage découvert<sup>30</sup>, un grand bassinnet sans sa visière ou ventail<sup>31</sup>, et un grand bassinnet avec le ventail fermé<sup>32</sup>. Ce dernier casque semble offrir une meilleure protection faciale, mais le maître d'armes sait contourner le problème en remplaçant la cible du visage par les ouvertures du casque, en particulier au niveau des yeux, voire en arrachant le ventail pour dégager le visage. À cheval, on repère les mêmes types d'armures, le seul équipement défensif supplémentaire étant la targe<sup>33</sup>, bouclier incurvé qui a partiellement supplanté l'écu à cette époque.

Face à cet équipement défensif, on constate l'usage de quatre types d'armes : l'épée longue, utilisée selon les mêmes principes à pied comme à cheval ; la hache d'armes, à pied ; la lance, à pied ; et la lance à cheval, que l'on peut considérer comme une arme distincte en raison de la pratique spécifique de la charge à la lance couchée. Le tableau présent en Annexe VI. 2. a. permet d'observer les différentes cibles de chaque arme, dans les « jeux » présentés par Fiore dei Liberi.

On remarque que le visage est la cible prioritaire, quitte à arracher le ventail qui le couvre<sup>34</sup>. Les aisselles, point sensible de l'armure, car peu protégées afin de conserver une certaine souplesse, restent peu visées, et ce genre de coup n'est associé qu'à une prise de lutte : on peut certes blesser l'adversaire en ce point, mais il est difficile d'y accéder sans l'avoir maîtrisé ou surpris<sup>35</sup>. Enfin, le torse n'est quasiment jamais visé, hormis lors de la charge à la lance couchée, où il est la cible prioritaire. Lors d'une telle charge, il est plus aisé de viser le corps qu'une cible réduite comme la tête. Si l'impact a peu de chance de percer la cuirasse, l'objectif est de renverser l'adversaire, ou au moins de l'atteindre au corps à corps, permettant ainsi de viser les points précédemment décrits, en usant de la lance comme à pied ou en dégainant l'épée.

Enfin, on remarque que, contrairement à l'armure de mailles, l'armure de plates est visée surtout par des coups d'estoc (*punte*). À l'épée, sur six gardes<sup>36</sup>, quatre *poste*

---

<sup>29</sup> Folio 35r., figure 2.

<sup>30</sup> Visible dès le folio 32v., figure 3 : *Seprentino lo soprano*.

<sup>31</sup> Visible dès le folio 32v., figure 2 : *Posta breve serpentina*. C'est le modèle le plus courant dans le manuscrit.

<sup>32</sup> Visible dès le folio 33r., figure 2 : *Posta de vera crose*.

<sup>33</sup> Voir Annexe V. 1. c.

<sup>34</sup> Folio 35v., figure 3 et folio 36v. figure 4.

<sup>35</sup> Folio 33v., figure 4 et folio 35r., figure 2.

<sup>36</sup> Folios 32v.-33r.

visent à frapper d'estoc, une à parer les estocades et une à parer les estocs et coups de taille. Par comparaison, avec l'épée sans armure<sup>37</sup>, on a quatre gardes de taille, deux d'estoc, une de parade d'estoc ou de taille, une de parade spécifiquement contre les estocades. De plus, au folio 23r., représentant les directions générales des coups, on observe six coups de taille (deux *fendenti*, deux *sottani* et deux *mezani*) et un seul type de coup d'estoc (*punte*), visant la tête. Pour la hache d'armes<sup>38</sup>, on a trois gardes de taille pour deux d'estoc et une de parade. Cependant, au vu de l'usage ordinaire d'une hache, arme de taille par excellence, on voit l'importance de l'estoc avec la pointe. Enfin, la lance est par définition une arme d'estoc, et même si Fiore dei Liberi propose parfois l'usage de la hampe pour se défendre, il n'existe pas de technique vulnérante contre un homme en armure avec un autre élément que la pointe du fer.

Qu'en retire-t-on sur la protection procurée par une armure de plates ? D'une part, on voit que, hormis avec la charge à la lance couchée, aux contraintes spécifiques, on évite généralement le torse. La tête est la cible principale avec la plupart des armes : le casque et surtout ses ouvertures reçoivent la majorité des coups. En outre, on note une grande primauté des estocades, seule une arme lestée comme la hache d'armes étant utilisée pour asséner des *fendenti* (coups de taille de haut en bas) contre le casque. L'armure de plates semble donc être une carapace impénétrable : les coups de taille ne peuvent la briser, et le bassinnet semble aussi résistant que le heaume de l'ère de la maille, sa forme permettant, en plus, de défalquer les coups. Pourtant, cette armure ne rend pas invincible. L'estoc ne parvient peut-être pas plus que le coup de taille à la percer, mais la pointe de l'arme peut se glisser dans les faiblesses présentes sur toute armure, nécessaires pour ménager des espaces pour la souplesse, la vue et la respiration.

Les hécatombes de chevaliers durant la Guerre de Cent Ans s'expliquent aisément ainsi : le chevalier peut difficilement être tué dans le feu du combat tant qu'il peut bouger et se défendre, mais dès qu'on le maîtrise, que son adversaire le met à sa merci, aucune armure n'est assez hermétique pour le sauver. L'équipement en soi augmente encore plus les chances de survie qu'une armure de mailles, mais l'issue du combat dépend entièrement de celui qui le porte.

Malgré toutes les considérations sur la protection optimale et les estocades nécessaires pour la déjouer, l'autre œuvre de Fiore dei Liberi, connue sous le nom de *Florius de Arte Luctandi*, rappelle que des coups de taille peuvent être utilisés contre une

---

<sup>37</sup> Folios 22r.-22v.

<sup>38</sup> Folios 35v.-36r.

armure de plates<sup>39</sup>. Mais le principe n'est-il pas le même que celui de la charge à la lance couchée ? L'épée n'est pas utilisée ici comme arme tranchante, puisqu'elle ne peut outrepasser la plate. Cependant, en tant qu'arme contondante, elle peut renverser ou étourdir l'adversaire. La garde proposée évoque particulièrement cette idée, puisqu'il s'agit de la garde de la dame (*posta di donna* dans le *Fior di Battaglia*), un très puissant coup de taille, permettant de déstabiliser l'adversaire lorsqu'il est bien asséné. Avec une telle attaque contre une armure de plates, on a peu de chances de blesser directement ou de tuer, mais il est possible de vaincre et de mettre à sa merci. Après tout, l'objectif du chevalier est-il vraiment de tuer son adversaire ?

### 3. Entre ménagement et véritable protection

Les historiens ont depuis longtemps remarqué que les affrontements médiévaux entre Occidentaux, et surtout entre chevaliers, font globalement peu de morts, à de rares exceptions près, et surtout avant le XIV<sup>e</sup> siècle. La pratique du rançonnement est courante, comme l'ont remarqué Georges Duby<sup>40</sup> et Jean Flori<sup>41</sup>, à la fois pour des raisons économiques et selon une solidarité de classe, la chevalerie étant un groupe social dépassant les frontières « nationales ». À propos de cette pratique chevaleresque ordinaire, Claude Gaier<sup>42</sup> rappelle que tout est une question de vision de la guerre : là où les aristocrates la considèrent comme une chose naturelle, inhérente à leur raison d'être, les roturiers, contre lesquels on ne fait pas de quartier, ont une conception efficace, qui nécessite la mort de l'adversaire, et sont contre la méthode chevaleresque, qu'ils considèrent comme une connivence entre aristocrates ennemis. Les hécatombes de chevaliers ont généralement eu lieu contre des armées composées principalement de roturiers, qu'il s'agisse des piquiers flamands, écossais ou suisses, ou des archers anglais. La survie des chevaliers est donc plus assurée face à d'autres chevaliers, l'armure réelle étant doublée de ce que l'on pourrait appeler une « armure sociale ».

Cette « armure sociale » ne peut exister, être « pratiquée » sans la protection de l'armure réelle. Contrairement à l'idée reçue longtemps répandue, les épées médiévales sont très efficaces, et ne sont pas ces « barres à mines » que les historiens ont pu décrire

---

<sup>39</sup> Folios 12v. et 13r.

<sup>40</sup> DUBY, Georges, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984, Collection les Inconnus de l'Histoire.

<sup>41</sup> FLORI, Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 2008.

<sup>42</sup> GAIER, Claude, *Armes et combats dans l'univers médiéval, t.1*, Bruxelles, De Boeck université, 1995.

autrefois<sup>43</sup>. En conséquence, il faut un équipement protecteur face à ces lames tranchantes et aux fers aigus des lances. Les accidents mortels dans les tournois le prouvent : s'ils sont possibles malgré la protection de l'armure, qu'en serait-il sans aucune protection ?

Malgré les imperfections de toute armure, on a tout de même pu constater l'incroyable résistance des hauberts et des éléments de plates, ceux-ci rendant même quasiment invulnérable contre les coups de taille. Mais, même avec cette protection accrue, s'il y a intention de tuer, il est largement possible de mettre à mort un chevalier, son armure compliquant tout de même la chose. Face à l'armure de mailles, deux types d'actions permettent de tuer un homme protégé :

– le jeu sur les points faibles<sup>44</sup> (dague perce-maille, viser les ouvertures), parfois en exécutant des prises de lutte.

– des coups d'une extrême violence, confinant parfois à l'acharnement<sup>45</sup>.

Dans le premier cas, il y a clairement une volonté de tuer ou au moins de causer des dommages à l'adversaire. Dans le second cas, il peut soit s'agir d'une volonté, soit, étant emporté par la fièvre du combat, le chevalier fait preuve d'une violence excessive, pouvant provoquer la mort « accidentelle » de l'adversaire. Il y a donc deux manières complémentaires de « ménager » l'adversaire aristocratique en armure : on évite de viser volontairement les points faibles, ce qui peut être qualifié de « chevaleresque », de loyal, ou on peut retenir ses coups dans la mesure où cela ne prive pas de l'avantage. En conséquence, le combat chevaleresque en armure de mailles autorise une forme de ménagement sans pour autant perdre de sa violence, et l'écu devient une pièce maîtresse de l'équipement : tant qu'il supporte les chocs, un chevalier peut espérer rester en vie quelle que soit la violence de son adversaire, ensuite, il se voit confronté aux faiblesses d'armure précédemment évoquées, et aura tendance à se rendre s'il ne veut pas risquer sa vie, ou à fuir s'il a la chance d'être encore à cheval et de ne pas être bloqué par la presse de la mêlée.

Avec l'armure de plates, l'écu n'est plus réellement nécessaire, car la plate peut encaisser de solides coups de taille sans souci, et laisse glisser la plupart des estocades. Cela se perçoit dans les choix de Fiore dei Liberi, qui présente des techniques se voulant

---

<sup>43</sup> COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne, 711p.

<sup>44</sup> Bible de Maciejowski : folios 12r., 29v., 33r., 40r.

<sup>45</sup> Bible de Maciejowski : folios 10r., 10v., 11r., 12r., 16v., 21r., 23v., 24r., 24v., 29v., 30r., 33r., 34r., 39r., 41r., 45v.

efficaces, et non un florilège de simples « possibles ». L'écart entre techniques vulnérantes et techniques « courtoises » s'agrandit lorsque l'on passe de la cotte de mailles à l'armure de plates. Si, contre la maille, on peut tuer « par accident », par excès de brutalité, contre la plate, nombre de coups deviennent quasi inoffensifs. Les techniques vulnérantes sont donc beaucoup plus volontaires dans le cas de l'armure de plates. Elles nécessitent un mode de préhension particulier de l'épée, généralement appelé « demi-épée » et des techniques de lutte assez poussées<sup>46</sup>. Ces techniques, complexes à réaliser, surtout avec une armure (quoique la limitation de la souplesse reste à relativiser), montrent clairement une volonté de porter atteinte à l'adversaire. La difficulté à blesser ou tuer rend compte, à l'inverse, de l'aisance à ménager un adversaire en armure de plates. En outre, les techniques vulnérantes proposées par Fiore dei Liberi sont généralement peu « chevaleresques », voire fourbes. On peut voir trois types de techniques, de la plus chevaleresque à la plus sournoise :

- Les prises de lutte pour mettre à sa merci et menacer les points faibles<sup>47</sup>.
- Les coups ciblant directement les points faibles<sup>48</sup>.
- Les arrachages de ventail<sup>49</sup>, coups en traître comme la poudre aveuglante<sup>50</sup>, ou les coups contre le cheval dans un combat monté<sup>51</sup>.

De tels constats amènent à la conclusion suivante : l'armure est une protection efficace, mais pas totale, et ne protège complètement que si les adversaires se battent à la loyale, selon un code d'honneur chevaleresque. Il est évident que plus l'enjeu est sérieux (guerre, combat à outrance) moins on respecte cette bienséance guerrière pour gagner à tout prix. En revanche, la recherche de prouesse pousse à un certain excès en tournoi, ce qui peut provoquer des accidents, surtout contre l'armure de mailles. Les deux types d'actions vulnérantes ne sont pas spécifiques à un type de combat, mais on peut envisager deux tendances : les blessures accidentelles dues à l'excès de brutalité dans un combat « à plaisance », la recherche de faiblesses et autres techniques sournoises en combat sérieux, à outrance. Dans ce second cas, l'armure est un élément passif de survie qui ne trouve son efficacité que sur un porteur actif, ne comptant pas que sur sa coque de métal pour le protéger. C'est dans le combat à plaisance, à vocation ludique et courtoise ou à

---

<sup>46</sup> Ces questions seront traitées plus précisément en partie II.

<sup>47</sup> *Fior di Battaglia* : folio 33v., figures 3 et 4.

<sup>48</sup> *Fior di Battaglia* : folio 35r., figure 2 et folio 34v., figure 4.

<sup>49</sup> *Fior di Battaglia* : folio 33v., figure 1.

<sup>50</sup> *Fior di Battaglia* : folio 37v. figure 2.

<sup>51</sup> *Fior di Battaglia* : folio 43r.

valeur d'entraînement, que l'armure devient pleinement protectrice, car l'adversaire met en œuvre des techniques spécifiques non vulnérantes, comme des coups de taille, même violents, contre une armure de plates (bien entendu, nous excluons ici les éventuels cas de tricherie, pour lesquels il faut se reporter aux techniques vulnérantes).

L'armure physique ne trouve donc pleinement son efficacité que complétée par cette « armure sociale » qu'est la mentalité courtoise, et la question de l'efficacité armure de mailles/armure de plates ne peut se poser uniquement en termes techniques, car un objet n'a pas de sens si on ne le replace pas dans son contexte historique d'utilisation. Certes, sur un plan technique, ne serait-ce que par la quasi-immunité qu'elle offre contre les coups de taille, l'armure de plates est plus performante que l'armure de mailles. Mais ces deux types d'armures sont aussi liés à leur époque, et si la théorie veut que plus l'armure est protectrice, moins les chevaliers meurent, la réalité est toute autre. Au temps de l'armure de mailles, notamment au XIII<sup>e</sup> siècle, où celle-ci a atteint son maximum protecteur, les affrontements entre armées de la chrétienté occidentale se réduisent la plupart du temps à des rencontres entre chevaliers des deux camps, même si l'infanterie n'est pas absente. Les pertes dans chaque camp, concernant les chevaliers, sont généralement très faibles, avec la logique du rançonnement. En revanche, c'est à partir du XIV<sup>e</sup> siècle que débutent les hécatombes de chevaliers dans de célèbres batailles. C'est un état de fait plutôt troublant lorsqu'on sait la nette domination technique de la plate sur la maille.

Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la mentalité aristocratique domine encore, et le chevalier est protégé non seulement par son heaume et sa combinaison de mailles, mais aussi par son « armure sociale ». Le plus grand risque qu'il coure est que son armure cède et de finir mortellement blessé dans la fureur du combat, ou de succomber à des lésions internes, les deux étant des conséquences non recherchées par un adversaire qui a plus intérêt à capturer qu'à tuer. Si, en revanche, ce genre d'accident est moins possible au temps de l'armure de plates, les chevaliers se voient de plus en plus confrontés à une nouvelle manière de concevoir la guerre, celle des troupes de fantassins roturiers, tout à fait prêts à occire leurs aristocratiques ennemis, souvent haïs. L'armure physique s'est améliorée, mais « l'armure sociale » s'est largement effritée.

Le ménagement entre aristocrates, s'exprimant dans la manière de se battre, compte autant voire plus que la protection corporelle. De par sa nature et son efficacité, l'armure est absolument nécessaire pour mener un combat à la manière aristocratique,

c'est-à-dire en faisant étalage de sa prouesse tout en s'assurant un maximum de sécurité personnelle et sans recherche de mise à mort de l'adversaire. Mais, dans ce type d'affrontement, « l'armure sociale » est essentielle à la survie du combattant, car l'armure physique est loin d'être infaillible.

L'armure typique du XIII<sup>e</sup> siècle est l'armure de mailles portée à son maximum protecteur. Combinaison d'anneaux de fers complétée par la tunique molletonnée qu'est le gambison, elle offre une bonne protection : les coupures ne peuvent atteindre le corps du chevalier, les chocs sont amortis. Cependant, le visage reste exposé, et même le heaume, plus protecteur que les autres casques, peut être outrepassé en glissant une lame dans les ouvertures. En outre, des chocs répétés et violents peuvent venir à bout même du meilleur casque et de la cote de mailles, laissant des ouvertures où n'importe quelle arme peut blesser ou tuer le chevalier. La protection est nettement améliorée avec l'armure de plates apparaissant au XIV<sup>e</sup> siècle, qui protège très efficacement des chocs, mais de nombreuses techniques, souvent d'estoc, permettent de déjouer la protection en glissant la pointe de l'arme dans les espaces aménagés pour la vue, la respiration ou le mouvement. Mais, quel que soit le degré de protection qu'offre chaque type d'armure, la clé de la survie du chevalier est son « armure sociale », valable seulement contre un adversaire de rang égal. L'armure augmente les chances de survie de son porteur, mais ne lui garantit pas l'immunité contre son adversaire. Les conditions (combat à plaisance ou à outrance), l'adversaire (chevalier loyal ou non, roturier compétent ou non), et la maîtrise de techniques de défense sont des paramètres indispensables à ajouter à l'armure. Même si on ne peut établir une généralité absolue, car tout dépend des individus, que le chevalier porte de la maille ou de la plate, on peut estimer qu'il a plus de chances de survivre s'il porte une armure, se défend activement (parades, esquives) et fait face à un autre chevalier, que s'il affronte un roturier bien entraîné et compte surtout sur son armure pour le protéger.

La question de l'efficacité armure de mailles/armure de plates ne doit pas se poser uniquement en termes de protection contre les coups et blessures, car l'action de l'individu compte autant que sa protection corporelle dans sa survie. Il faut donc s'interroger sur la mobilité qu'offre une armure, et toutes les contraintes en général qu'elle peut poser : peut-on se mouvoir avec aisance avec chaque type d'armure ? Quelles sont les difficultés si l'on doit revêtir urgemment une armure ? Comment équilibrer la protection optimale offerte par le casque et la limitation de la gêne respiratoire ?